

LA MÉMOIRE DU CÔTÉ DU DESSIN

Françoise Pérovitch et le projet « J'ai travaillé mon comptant »¹

Pendant deux ans, Françoise Pérovitch, artiste, est allée rencontrer des personnes âgées dans des maisons de retraite, un peu partout en France. Le dispositif était simple : accompagnée d'un assistant, Françoise Pérovitch a demandé à 100 personnes de lui raconter une expérience au travail. Les réponses retranscrites ont chacune donné lieu à un dessin. *J'ai travaillé mon comptant* est le livre qui rend visible cette démarche.

Ce livre, qui relève davantage de l'art conceptuel que du livre d'illustration, met en jeu la parole, le témoignage, et constitue un objet de mémoire du travail artisan, celui des ouvriers, bientôt disparu en occident.

Cette parenté avec l'art conceptuel réside d'abord dans la rigueur du dispositif de départ : aller à la rencontre de femmes et d'hommes qui ont passé leur vie au travail, leur demander de faire le récit de leur expérience. L'artiste n'a pas sélectionné arbitrairement, ainsi, les 100 textes du livre sont les transcriptions des 100 entrevues réalisées. Françoise Pérovitch a choisi la logique de l'ordre chronologique : les premiers interviewés sont les premiers imprimés. Autre point commun avec l'art conceptuel, les textes anticipent le visuel : que l'on pense aux œuvres de Kosuth, à sa *Chaise* qui nous montre une déclinaison d'images de chaises à partir du substantif de départ, ou encore aux contrats / modes d'emplois de Laurence Wiener, etc, décrivant le processus de l'œuvre et qui deviennent ainsi l'œuvre « en puissance ».

C'est notamment sur ce point que Françoise Pérovitch se distingue : pas d'œuvre en puissance, ni d'énoncé autoritaire. Les mots sont une base, et dans les marges du récit, elle trouve un espace pour proposer son regard. Sa liberté d'exécution, la grande variété de techniques que le livre expose – crayon, lavis, craie, collage, toutes « de l'ordre du dessin »² – s'inspire du genre des textes, des récits de vie, qui n'ont pour ainsi dire rien de commun avec l'austérité et le caractère « administratif » des énoncés de l'art conceptuel. Enfin, si de fait le livre archive des textes de même nature, il tend à les différencier et non à les uniformiser, quand l'art conceptuel a souvent joué de la répétition (et de l'échec) des mêmes procédures. Les témoignages sont délibérément exemplifiés au travers la vision de l'artiste.

L'écriture qui transcrit un certain type de parole, des témoignages, contraste fortement avec le genre de communication que les médias envient : une communication transparente qui dévoilerait entièrement celui ou celle qui *communique*, un message destiné à être entièrement consommé par l'auditeur, sans résistance.

De nombreux artistes contemporains emploient la parole comme support, depuis qu'il s'est moins agit d'image que de pensée dans l'art, et que la société du « tout visible » qui est la notre met en concurrence les médias et l'art. Si bien que ce retour au texte, tout comme la conjonction texte-image, s'avère être un bon moyen de se positionner en retrait du visuel, et d'en contrôler un peu les effets. Savoir écouter n'est certes pas exclusif à l'art ! Cela s'oppose même, dans une certaine mesure, à la figure « moderne » de l'artiste comme sujet souverain, moitié homme moitié superman. Car si le dispositif est l'œuvre de l'artiste, les paroles continuent d'appartenir à leurs auteurs.

Une telle œuvre est précieuse car elle nous parle de la mémoire du travail, et contribue ainsi à la construction de l'histoire, dans son « irréductible pluralité »³. Cependant, contrairement aux sciences humaines, Françoise Pérovitch ne met pas en doute la parole dans le soucis d'une soi-disant « objectivité ». Une telle démarche ne va pas de soi dans nos sociétés bureaucratiques où, chaque jour davantage, ce ne sont pas les gens mais les machines, et les experts sensés savoir les comprendre, qui nous informent de ce que les êtres humains ont dit. Le témoignage devient alors douteux, peu fiable, éventuellement matière à explication, au mieux caution quand tout est déjà décidé.

¹ Françoise Pérovitch, *J'ai travaillé mon comptant*, Paris, Un sourire de toi, 2005.

² Entretien réalisé avec l'artiste à Cachan, en mai 2007.

³ Krzysztof Pomian, « L'irréductible pluralité de l'histoire », in *Le Débat*, numéro 104, mars-avril 1999.

De ces paroles, le livre garde une trace.

La pérennité ainsi offerte par l'incarnation qu'opère l'objet d'art est une si ce n'est *la* propriété de toute œuvre. Plus particulièrement quand il s'agit de dessin : de la même manière que les récits ne s'attardent pas à décrire précisément en quoi consistait le travail, et semblent dire que du travail les uns et les autres n'ont retenu que le « détail », les dessins de Françoise Pétrovitch s'inscrivent en marge du récit qu'ils voispinent. Ils n'en sont pas l'illustration, ni l'explication, et ne représentent pas telle expérience du travail contre la croyance qu'une image puisse remplacer un fait *in fine*. Ils participent, comme le dit Jacques Rancière, non plus au régime représentatif mis en crise dès le XIX^{ème} siècle, mais au régime esthétique de l'art, où l'on peut faire de l'art de tout bois, et où le visible ne dépend plus de la parole. Si *J'ai travaillé mon comptant* est en rapport à la mémoire, c'est selon un mode différent de celui des monuments : il nous dispense nullement de l'engagement actif que requiert l'action de se remémorer. Mais si le monument menace la mémoire, car il s'y identifie à l'extrême pour au final la remplacer, cette dernière n'en nécessite pas moins des objets inscrits dans le monde et qui retiendront, au moins un temps, certaines histoires de l'oubli. « Sans la mémoire, nous dit Hannah Arendt, et sans la réification dont la mémoire a besoin pour s'accomplir et qui fait bien d'elle, comme le disaient les Grecs, la mère de tous les arts, les activités vivantes d'action, de parole, et de pensée perdraient leur réalité à chaque pause et disparaîtraient comme si elles n'avaient jamais été ». ⁴

Ce qui restera en mémoire, nous dit en substance le projet, c'est ce qui n'a pas été consommé par le travail. Car, en marge de l'efficacité à laquelle les personnes interrogées étaient aussi contraintes, des échanges humains, des discussions sans d'autre intérêt qu'elles-mêmes, étaient alors possibles; de la liberté en somme. Qu'en est-il aujourd'hui, quand les moyens même de production qui assurent la rentabilité et la compétitivité des entreprises sont devenus les mêmes que ceux des loisirs : Internet, technologies numériques, etc. ? Les hommes et les femmes d'aujourd'hui parviennent-ils à construire une vie qui ne soit pas seulement conditionnée par leur emploi ? Que parviennent-ils à en conserver ? Voilà ce que nous retiendrons du projet de Françoise Pétrovitch : la mémoire ne fait pas bon ménage avec une société de consommation. D'abord, parce que si l'expérience que chacun fait quotidiennement est exclusivement vouée à être efficace, il n'en reste rien. Ensuite parce que les objets de mémoire eux-mêmes, lieux, personnages, objets, s'ils sont destinés à être consommés, se dénaturent ; que l'on songe seulement au tourisme qui dévore les sites historiques, à la surmédiation des témoins des catastrophes, etc.

À rebours, l'œuvre de Françoise Pétrovitch nous invite à réfléchir sur ce que sera la mémoire de ce que nous vivons aujourd'hui. Sans doute, les œuvres d'art y contribueront, tout comme l'œuvre des historiens et celle des intellectuels plus généralement. Mais il semble cependant que la société de consommation ne nous laissera que peu de reste pour constituer une culture et une mémoire dignes de ce nom.

Annabela Tournon

⁴ Hannah Arendt, *La Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Agora Pocket », 1994, P. 141.